

ASSOCIATION LOUIS LAVELLE

BULLETIN N° 27 - NOVEMBRE 2016

LE MOT DU PRESIDENT

Le renouveau du spiritualisme semble en marche, même si c'est un réveil encore timide. L'œuvre de Louis Lavelle pourrait bénéficier de ce changement d'horizon philosophique.

Clairement, la phénoménologie n'est plus le recours paradoxal de l'inspiration métaphysique de certains philosophes. Après Nietzsche et le nihilisme, il y eut un regain d'intérêt pour la pensée de l'existence, aussi bien à partir de Kierkegaard qu'à partir des sources médiévales, de l'*haecceitas* mise en évidence par Étienne Gilson.

La phénoménologie avait commencé avec Husserl, suiveur de Brentano, par la psychologie ; elle se réalisa dans la « psychologie de la forme ». En un second temps, la phénoménologie opéra son « tournant théologique ». C'est en particulier le cas de la phénoménologie française. Après la mort de Louis Lavelle, et la lourde influence des idéologies communistes ou marxisantes dans les milieux intellectuels français, il se produisit ce qu'Alain Renaut a appelé une « heideggérianisation de la réflexion » dans la philosophie française. Dans son petit livre très polémique, *Sartre, le dernier philosophe* (Paris, Grasset, 1993), Alain Renaut écrit :

« Il faudra qu'une plume de bonne volonté se décide à écrire un jour, non pas seulement une histoire de ce que fut la réception de la pensée de Heidegger en France, mais un récit de l'étonnant processus, s'étendant sur trois générations, au fil duquel s'est accomplie chez nous, dans le champ philosophique et aussi très largement au-delà, une *heideggérianisation de la réflexion* (je souligne) à laquelle on ne trouve rien de comparable dans aucun autre pays » (p. 31).

Il est vrai que nous manquons d'un grand récit de l'histoire intellectuelle, et particulièrement philosophique, de

la seconde partie du vingtième siècle. Il faudra qu'on explique comment, par l'entremise de philosophes comme Gérard Granel ou son disciple Jean-Marie Vaysse, un phénomène imprévu s'est produit en France : un heideggérianisme « de gauche », ou même un gauchisme heideggérien, dont l'héritage se sent aujourd'hui dans la conjonction fort contradictoire entre Marx et Lévinas. Mais aujourd'hui, ce n'est pas la « pensée 68 » qui compte ; c'est l'invasion de l'objectivisme des sciences humaines, la vision sociologique du monde corrélative d'une dépolitisation de la mentalité. Pour en revenir à la phénoménologie, il faut souligner combien l'influence de Sartre a été pernicieuse. Lavelle, Le Senne, Jean Wahl, Vladimir Jankélévitch, Jacques Chevalier, avaient immédiatement senti ce danger. Le discours de Sartre, dès *L'Être et le néant* (1943), a quelque chose de pervers. Cette perversité, exaltant la liberté comme non-être, autrement dit l'autosuffisance de l'homme comme capable de néant, a eu un extraordinaire pouvoir de fascination. Elle rencontrait une constante de la mentalité française, l'esprit révolté et révolutionnaire, le goût de la vengeance plutôt que de la justice, la férocité toujours prête à se manifester en s'opposant à toute hiérarchie légitime, à l'ordre nécessaire à la vie.

Jean d'Ormesson a parfaitement caractérisé la pensée sartrienne et la mode de Sartre (bien finie, il est vrai) : « La force de Sartre — et sa faiblesse — est qu'il a rendu populaire la philosophie universitaire. On pourrait dire la même chose de Bergson, qui a été la coqueluche de Paris. Mais Bergson, en philosophie, est un révolutionnaire qui a ouvert des voies ; Sartre est un disciple étincelant qui a ramassé des courants. Bergson est un début et Sartre est un reflet. Le plus brillant, le

plus lumineux des reflets. Mais un reflet » (*Une autre histoire de la littérature française*, II, coll. Folio, 1998, p. 366-367).

Face à Sartre, à sa virtuosité conceptuelle, à sa verve polémique, le recours à Heidegger était, chez des philosophes comme Henry Corbin ou Jean Beaufret, un désir de dépasser le champ politique par une vision poétique du monde baignée de transcendance. La philosophie de l'existence, telle que l'a comprise Jean Wahl, a cette profonde dimension esthétique et spirituelle. De fait il y avait chez Lavelle des ressources permettant d'échapper à l'influence de Sartre et de Heidegger. L'exigence métaphysique se traduit chez lui en *expérience vécue*. La philosophie, dans ses analyses les plus complexes, reste proche de la vie concrète ; en cela elle est parfaitement spiritualiste.

Aujourd'hui, où le spiritualisme renaît après la vague phénoménologique, sartrienne, puis heideggérienne, ce qui s'oppose à la vraie philosophie n'est pas une conception anarchiste de la liberté ni un relent de révolution imaginaire, mais bien une tendance appuyée à la vulgarité de pensée. Après la vision sociologique du monde, c'est la vision médiatique du monde. Dernièrement, je parlais avec un éditeur sur la diffusion actuelle du livre en général, et du livre universitaire en particulier ; il me répondit que les émissions de télévision sur les livres n'avaient pas toutes de grands effets sur les ventes. Ainsi, Laurent Ruquier (« On n'est pas couché ») fait vendre les livres dont il parle, alors que François Busnel (« La Grande Librairie ») ne fait pas vendre. Sans doute sommes-nous là loin de Lavelle. Mais nous devons y réfléchir : si ce qui est le plus vulgaire est la seule chose qui produise de la richesse en faisant connaître et vendre des livres, où va la culture ?

En fait, c'est à ces faits sociaux que devrait s'appliquer la *déconstruction méthodique*. Du temps de Louis Lavelle (mort en 1951), le socle de connaissances littéraires et philosophiques était solide et presque immuable : c'était celui de Chateaubriand et de Victor Cousin, élaboré durant les années qui suivirent la Révolution et l'Empire, et furent celles d'une vraie liberté de pensée sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Aujourd'hui nous ne reviendrons pas à cet état spirituel et culturel qu'on a appelé l'humanisme classique. Mais ce que Lavelle nous apprend toujours, c'est à éviter la *trivialité intellectuelle*. Ce mot ne désigne pas la bassesse morale, mais plutôt l'indifférence à toute hiérarchisation des valeurs de l'existence. Le trivial n'est pas l'obscène, car il ne choque pas. Est trivial ce qui est banal parce qu'usé, devenu vulgaire et grossier. C'est une forme sournoise d'élimina-

tion de toute différence de valeur. Certes Pierre Bourdieu a écrit en 1979 un ouvrage célèbre sur *La Distinction* mettant en évidence des *habitus* sociaux comme des conditionnements de classe. Notre liberté est conditionnée par de très nombreuses déterminations auxquelles nous ne pouvons rien. La liberté absolue, comme l'égalité de fait sont de purs fantasmes. Quoiqu'en ait pu penser Bourdieu, la « distinction » mérite d'être défendue. Lavelle est un *métaphysicien distingué*. On ne pourra pas culpabiliser ceux qui lisent Lavelle sous prétexte qu'ils sont conditionnés par leur appartenance sociale, car celle-ci est fort diverse.

En fait il y a différents moyens de concevoir la démocratisation de la culture, soit par le haut, soit par le bas. La trivialité, c'est le nivellement par le bas, c'est le triomphe de la moyenne basse. Tocqueville avait bien compris que le vice constitutif de la démocratie

est la tendance à l'égalitarisme. Or on ne voit pas pourquoi tout le monde devrait avoir envie d'aller au musée, même s'il en a le droit ; on ne voit pas pourquoi chacun devrait lire Lavelle, même sans en avoir envie. L'égalité en droit ne saurait instaurer une identité des goûts ni des aptitudes. Curieusement la tendance égalitariste disparaît quand il s'agit de sport. Le don pour le foot-ball justifie des rémunérations exorbitantes, et ceci est accepté. C'est une trivialité de dire que les sportifs de haut niveau n'ont pas forcément une éducation raffinée et une civilité distinguée. Cela signifie-t-il qu'ils sont des modèles ? Et où est la justice en cela ? Le véritable spiritualisme, comme l'avait montré Ravaisson, s'appuie sur la hiérarchie des qualités et des valeurs, qu'il appelle la « hiérarchie des êtres ».

Jean-Louis Vieillard-Baron

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE

Le président Jean-Louis Vieillard-Baron ouvre la séance à 14 h, ce vendredi 11 décembre 2015, dans les locaux du Centre Sèvres (Facultés jésuites de Paris), salle 103, 35 bis, rue de Sèvres, Paris 6^e. Dans son rapport moral, il souligne d'abord l'importance d'une présence de l'association sur le réseau informatique. Il remercie en ce sens Alain Panero et Sébastien Robert qui mettent en ligne des textes ou des informations permettant à certains internautes de découvrir l'œuvre de Lavelle ainsi que l'existence de l'association. Habituellement, souligne aussitôt le président, Louis Lavelle est considéré par le public ou les philosophes contemporains qui le lisent peu, soit comme un moraliste, soit comme un philosophe « catholique ». Mais il vaudrait mieux parler, si l'on veut défendre sa mémoire et ne pas manquer l'originalité de son spiritualisme, d'un philosophe « d'inspiration chrétienne ». Ce qui veut dire que sa philosophie de l'acte pur, c'est-à-dire sa philosophie de la pure pensée - pensée d'ailleurs difficile car inséparable d'une ontologie exigeante -, ne se confond jamais, précisément parlant, avec une philosophie du christianisme.

Évoquant, dans son rapport d'activité, la prochaine journée de conférences de l'association, en 2016, J.-L. Vieillard-Baron envisage de programmer une thématique susceptible de rassembler davantage de participants (par exemple, la joie et l'acte, le rapport à Autrui ou encore, la question des valeurs).

Il s'agit ensuite de procéder, selon les statuts de l'association, à l'élection des membres du prochain Conseil d'administration. Les candidats sont : Jean-Louis Vieillard-Baron, François Chenet, Alain Panero, Bruno Lavelle, Andrea Bellantone, Philippe Capelle-Dumont, Bernard Condominas, Bernard Grasset, Philippe Perrot, Sébastien Robert et Alexandra Roux.

Tous les candidats sont élus à l'unanimité. Le nouveau CA procédera, dès que possible, à l'élection du Bureau.

Jean-Louis Vieillard-Baron donne alors la parole à Bruno Lavelle. Dans son rapport financier, le trésorier fait état des grandes difficultés que rencontre actuellement l'association. La baisse du nombre de membres cotisants, déjà observée les années précédentes, n'a pas été enrayée. Aussi les ressources financières de l'association deviennent-elles insuffisantes. Afin de pallier cette situation précaire, un appel à la générosité des membres sera fait lors du prochain courrier de renouvellement des cotisations. Cela évitera d'augmenter le montant de la cotisation. Bien entendu, l'association poursuivra les économies de fonctionnement déjà engagées depuis plusieurs années, notamment en ce qui concerne le tarif de la location de la salle de réunion.

Avant de clore la séance, le président propose de faire une minute de silence en souvenir de trois personnalités qui malheureusement nous ont récemment quittés et qui étaient toutes très impliquées dans les études lavelliennes : Marie Lavelle, l'abbé École et Hervé Barreau. La prochaine assemblée générale et la prochaine séance de conférences auront lieu le vendredi 9 décembre 2016, à partir de 14h, à l'Institut Catholique de Paris, bât. B, 4^e étage, salle B 44, Paris 6^e. Plusieurs conférenciers traiteront, de 14h30 à 18h, du thème retenu.

RESUMES DES CONFERENCES DE LA SEANCE PUBLIQUE

Philippe Perrot, *La parole philosophique et « les jardins de l'écriture »* (1)

En raison de son contenu, la démarche philosophique présente des difficultés quant à la manière dont elle peut se partager et se faire comprendre. Dans l'ordre de la vie quotidienne, l'échange des paroles accompagne les actes qui rythment les cycles du travail et du repos. Il s'agit de s'entendre pour œuvrer ensemble ou pour se distraire. L'essentiel est de préserver le mouvement de la vie en évitant les discordes et les tensions. Notre premier rapport à la parole nous détourne par conséquent de ce qui constitue l'enjeu même de la philosophie : vivre dans la lumière de la vérité.

L'étrangeté de la parole philosophique tient au fait qu'elle oblige ceux qu'elle atteint à reconnaître que la sphère de sens dans laquelle se déroule leur vie n'épuise en rien la substance même de la réalité. Nous vivons dans l'espace protégé des opinions communes, dont nous épousons les formes et les stéréotypes. C'est pourquoi il y a toujours à l'origine de la démarche philosophique une prise de risque : il faut s'éloigner, il faut se décentrer, il faut oser le dépaysement.

Mais si un certain éloignement est nécessaire, cela impose de parler autrement que dans l'ordre de la vie quotidienne. Et la question est alors de savoir comment on peut promouvoir le désir même de philosopher. Dans le *Gorgias*, Socrate essuie un échec : Calliclès qui ne veut plus l'écouter lui propose de se parler à lui-même.

Le fond du problème tient au fait que la parole philosophique, même si elle cherche l'accord des esprits, n'est pas destinée à obliger tout homme à suivre la même voie. Au cœur du débat philosophique, il y a en effet la question de l'indétermination foncière de la nature de l'homme et de ce que cela implique en termes de responsabilité pour chacun. Le dialogue est nécessaire parce qu'on ne produit pas du sens tout seul et qu'une certaine réciprocité s'impose si l'on veut rester audible. Cependant l'échange ne doit pas compromettre la possibilité pour chacun de construire son propre chemin.

La parole philosophique n'oblitére pas l'avenir de ceux qui viennent devant nous, elle ne leur ferme pas l'horizon. D'où la question de savoir si finalement ce n'est pas l'écriture, par sa retenue et son évitement vers ce qu'il y a encore à dire, qui ne se prête pas le mieux à la promotion d'une telle parole.

On connaît la critique de Platon à l'égard du discours écrit. Moins vivant que la parole, le discours écrit a besoin de son père pour être compris et défendu. Abandonné à lui-même, il risque d'être caricaturé ou insulté. Pour notre part nous ne pensons pas qu'il faille opposer ces deux modes de transmission de la parole philosophique que sont, d'une part, la confrontation directe entre deux êtres présents l'un à l'autre dans le cadre d'un dialogue, d'autre part, la rencontre plus improbable et hasardeuse, parce que décalée dans le temps, entre un auteur et un lecteur par la médiation d'un texte écrit.

Trois raisons nous incitent néanmoins à privilégier l'écriture. La première touche à l'asymétrie qui prévaut dans ce type de rencontre entre un auteur et un lecteur. La démarche philosophique, parce qu'elle assume la responsabilité de l'idée d'homme, ne se vit pas simplement au présent dans la stricte recherche d'un accord des esprits, mais dans un rayonnement qui va d'un homme plus ancien vers un autre plus jeune.

La seconde porte sur l'objet même du débat. Ce qui fait le fond de l'échange va au-delà des idées énoncées, car l'essentiel ne réside pas dans le thème de la discussion quel que soit son importance, mais dans la tentative pour le père (l'auteur) de susciter chez le fils (le lecteur) le désir de vivre dans la lumière de la vérité. L'échange ne s'arrête pas à ce qui est dit, mais à ce qu'il permet d'espérer : la naissance d'un être à lui-même.

La troisième tient aux propriétés de l'écriture ainsi qu'aux conditions dans lesquelles elle voit le jour. L'écriture suppose un certain retrait du monde. Retrait qui n'a rien d'une fuite, qui en est même le contraire. Si l'idéal du philosophe est de vivre dans la lumière de la vérité, cette lumière ne rend pas toute chose transparente. On écrit au moins autant pour dévoiler le réel que pour s'assurer qu'il ne cédera pas à notre intelligence. À mesure que les mots glissent silencieusement sur la page blanche, les idées viennent, mais sont presque aussitôt vaincues dans leur prétention à réduire le monde au concept. Aussi l'écriture, plus que la parole trop rapidement échangée, insiste-t-elle sur ce mystère qui nous lie à nous-même : se sentir appelé, non pour triompher, mais seulement pour avoir encore et toujours à interpréter le sens de cet appel.

(1) Le texte intégral de cette conférence a été publié dans le numéro de juin/août 2015 de la revue *L'enseignement philosophique*.

La réalité est l'être qui s'offre à nous du dehors ; elle est essence, qui se réalise dans l'existence.

Le privilège du réalisme est évident pour ceux qui n'ont pas fait de philosophie. Mais si l'on réfléchit, la réalité n'est pas facile à préciser, car elle peut bien n'être qu'une apparence. Pour qu'il y ait réalité, selon Lavelle, il faut la « jonction étroite de l'universel et de l'individuel ». Le devenir n'a pas de réalité, car le temps nous échappe. Mais nous pouvons le réaliser, en faire une réalité, si nous opérons une « coupe transversale » dans ce flux : ce sera la « présence pure », celle qui précède et soutient toutes les présences particulières.

Lavelle parle de « présence totale » pour désigner la présence du Tout. Chaque être singulier est présent par sa participation au Tout. Participer, pour un individu, c'est créer sa propre essence à partir de l'existence qui nous est donnée.

On a illustré ces analyses ontologiques par des exemples tirés de la peinture : le réalisme avec Courbet (comme avec Zola) dépasse la réalité immédiate ; Lavelle interprète en disant que la réalité de l'esprit montre que celui-ci (à l'œuvre dans la représentation picturale) n'est jamais un objet donné, mais toujours un acte qui s'accomplit. La peinture réalise des idéalités virtuelles avec Lomazzo, Léonard de Vinci, comme l'a bien vu le grand spiritualiste français Ravaisson.

ACTUALITE DES PUBLICATIONS OU COMMUNICATIONS

CAPELLE-DUMONT, Philippe (dir.) : *Philosophie et inspiration chrétienne*, Paris, Éditions Parole et Silence, 2015.

HARRINGTON, Thomas More : compte rendu du livre de Bernard Grasset, *Bible, Sagesse et Philosophie* (2012) dans « Analyses et comptes rendus », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1/2015 (Tome 140), p. 95-140.

MARTINOIR (DE), Francine : compte rendu de *L'Erreur de Narcisse* (2015), dans « Recensions », *Études*, 5/2015 (mai), p. 121-144.

PERROT, Philippe : *Devenir soi-même, introduction à une philosophie de l'aventure*, Paris, HDiffusion, 2016 [cf. notamment p. 129-146].

PETIT, Alain : « Ravaisson, de l'habitude à la grâce ; la question de l'habitude », Colloque « Spiritualisme français et idéalisme allemand. Approches de la liberté », Maison des sciences de l'Homme de Clermont-Ferrand, 17 et 18 juin 2016.

ROUX, Alexandra : « Comment la liberté croit-elle en elle-même : de Fichte à Jules Lequier », Colloque cité ci-dessus.

ROUILLÉ D'ORFEUIL, Matthieu : « Louis Lavelle et la présence totale », dans *Lieu, présence, résurrection. Relectures de phénoménologie eucharistique*, Paris, Cerf, collection *Cogitatio Fidei*, 2016, p. 92-100 [La thèse de l'auteur est que toute présence est en son fond « eucharistique » ; il applique ce principe de lecture à Lavelle].

STANGUENNEC, André : « Sur la transmission de Hegel à Ernest Renan par Victor Cousin », Colloque cité ci-dessus.

STAUB, Helena (dir.) : *Lee Jin Woo* (peintre coréen), Arles, Actes Sud, 2016 [avec des références à Lavelle dans la postface de Philippe Filliot : « L'esthétique méditative de Lee Jin Woo », p. 185-195].

VERDEAU, Patricia : compte rendu de *Louis Lavelle, Chemins de sagesse* (2013), dans « Analyses et comptes rendus », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2/2014 (Tome 139), p. 237-282.

VEILLARD-BARON, Jean-Louis : « Delbos et Bergson, un spiritualisme nouveau », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 3/2016 (Tome 141), p. 373-380.

« L'idée de l'âme, la liberté et la personne chez Louis Lavelle », Colloque cité ci-dessus.